

**La Menace du héros:
A propos du *Cid* de Pierre Corneille**

par
Timothy J. Williams

La présence d'un héros dans la société même qui le désigne comme tel n'est pas toujours une présence bénéfique. Au contraire, c'est le plus souvent une présence qui apporte une certaine menace. De nombreux textes mythologiques et historiques nous assurent de cette réalité. Certains membres de la société--ceux qui ont une prévoyance nécessaire--regardent la présence du héros avec une ambivalence profonde. Le mystère de cette ambivalence s'éclaircit à nos yeux dès que nous examinons les éléments du phénomène héroïque.

Le héros est un guerrier victorieux, de retour à la communauté, ayant sauvé la patrie d'un péril mortel. Pourtant, ce qu'il a fait--quoique pour le bien de tous--il l'a accompli par les moyens les plus extrêmes. Se valorisant en temps de crise, on l'a vu commettre des actes qui seraient criminels en temps normal. Il a su mener une violence collective écrasante, irrésistible, devant laquelle aucun ennemi ne reste debout. Le héros est un bon conducteur de violence jugée utile. Mais la violence ne se dissipe pas facilement, et on peut craindre qu'elle ne suive le héros hors du champs de bataille. Bref, le héros a les mains trempées dans le sang, et le sang fait toujours peur. Rien de plus naturel que de se sentir un peu inquiet en sa présence.

Plus la société lui est redevable de sa prospérité, plus le héros accumule des pouvoirs et des privilèges exceptionnels. Concentrer tant de droits sur un seul, c'est risquer de bouleverser tous les rapports sociaux. En outre, pour surmonter les obstacles le héros n'a recours qu'à la violence. Sa violence ayant été légitimisée par des circonstances extraordinaires, le héros a tendance à croire à la légitimité de toute violence. Ainsi le sauveur de la

patrie peut devenir facilement l'usurpateur du pouvoir établi, renversant l'ordre social existant pour en fonder un autre. De Jules César à Napoléon Bonaparte, l'histoire a vu se répéter la même formule avec une fréquence ennuyeuse.

Le héros est menacé à son tour par le même mécanisme qui a contribué à son ascension. Il s'est défini en temps de crise, et il semble porter une empreinte de faveur divine. Cependant, le héros devra faire voir ses prouesses devant chaque nouvelle menace à la collectivité. Aucun succès passé ne pourra garantir la reconnaissance de son statut. Quand il advient une nouvelle catastrophe, les dieux peuvent sembler très volages. Le peuple peut perdre confiance en leurs élus. Une seule défaite suffit pour que la faveur du public s'anéantisse dans des cris de haine. Le champ de l'héroïque s'ouvre facilement à d'autres prétendants.

Dramaturge de premier rang, bon historien et bon psychologue, Pierre Corneille comprend bien la menace du héros. Plusieurs de ses pièces en parlent. On pense surtout à son *Horace*, qui renferme à peu près tous les éléments que j'ai suggérés. Pourtant, on n'a pas souvent remarqué la présence de ce thème dans *Le Cid*. Les dimensions tragiques de la collision entre amour et honneur sont certainement accablantes. Elles nous empêchent, parfois, de voir les thèmes sous-jacents. Dans la présente étude, j'espère démontrer que *Le Cid* de Corneille a beaucoup à nous dire sur la menace du héros.

En considérant l'état psychologique des Sévillans lors d'une invasion des Mores, nous pouvons comprendre les circonstances nécessaires à la création de la figure héroïque: «La cour est en désordre, et le peuple en alarmes: / On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes» (III.vi.1077-78). Le désordre est universel, la menace étant si grande que l'existence même de la société est en jeu. La panique--en tant que sentiment commun--est la grande force qui efface toutes les distinctions sociales. Cour et peuple se confondent dans des cris et des larmes. En temps de guerre, donc, le roi de Séville ne se

distingue plus des autres! La distinction est réservée au héros; tout le reste de la société est en désordre. Ce n'est qu'au terme de la crise que l'ordre social se rétablit. Pour récupérer la distinction de son trône, le roi de Séville dépend du héros. Celui-ci aura un grand rôle dans le rétablissement de l'ordre social, et c'est pour cela qu'il représente une menace au pouvoir existant.

Cette attaque des Mores fournit à Rodrigue l'occasion d'assumer la figure héroïque. Pour pouvoir saisir une telle occasion, il faut plus que le courage et le mérite personnel. Ce sont, le plus souvent, les caprices du hasard qui donnent naissance à la mythologie du héros. Rodrigue a tué le Comte, Don Gomès, dans un duel illégal, pour une question d'honneur familial. En ceci il ne mérite que le nom de criminel. Mais par pur hasard, celui qu'il a tué est le meilleur bras de l'Espagne, le grand défenseur de l'état. Par cette victoire inattendue, Rodrigue reçoit une marque ineffaçable, reconnaissable par tous. Faut-il souligner avec quelle rapidité Rodrigue assume le rôle du Comte? Tout comme une bonne pièce de rechange dans la machine de guerre, de violence, il remplace le Comte sur le champ de bataille, chef des forces militaires. Cet échange a quelque chose de trop automatique pour l'attribuer seulement aux qualités héroïques, mais latentes, de Rodrigue. Il y a une force sociale qui s'opère ici, selon sa propre logique rigoureuse. Dans une société menacée par la guerre, le héros est la figure irremplaçable. S'il est vaincu par un des siens, il incombe au vainqueur de le remplacer sur le champ! L'Infante nous révèle toute l'espérance de cet échange obligatoire, en prophétisant sur l'avenir potentiel d'un Rodrigue qui serait victorieux: «Que ne fera-t-il point s'il peut vaincre le Comte? / J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits / Les royaumes entiers tomberont sous ses lois» (II.v.534-36).

Les cinq cent gentilshommes qui s'assemblent pour venger Don Diègue comprennent, eux aussi, cette logique. Apprenant en même temps le sort du Comte et l'attaque des Mores, ils demandent Rodrigue pour chef, sachant par instinct que le devoir héroïque lui est dévolu (III.vi.1080-86). Dans ce même épisode, nous pouvons constater que le

héros est un bon conducteur de violence, possédant une grande capacité pour la canaliser. Autour du héros se rallient tous les hommes qui sont portés à la violence: «Nous partîmes cinq cents; mais par un prompt renfort / Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port» (IV.iii.1259-60).

Ayant rapporté la paix et rétabli la sécurité de la ville, il est naturel que Rodrigue ait l'estime et la reconnaissance de tous. Elvire fait la révélation du nouveau statut de Rodrigue à une Chimène stupéfaite: «Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire, / Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix, / De ce jeune héros les glorieux exploits» (IV.i.1102-04). L'ampleur de cette gratitude se mesure selon l'ampleur du désastre qui menaçait la société. Dans le cas de Rodrigue, l'accomplissement héroïque semble dépasser ce qui est humainement possible. On parle de «miracles». C'est cette unanimité et cette allusion au «ciel» qui nous permettent de dégager toute la signification du proverbe *Vox populi, vox dei*. Les éloges du public soulignent le côté miraculeux de la victoire, car on y voit la main de Dieu. Tout le monde se met d'accord pour projeter sur Rodrigue l'auréole de la faveur divine.

Si Chimène ne croit guère que la main de Rodrigue ait pu faire «tous ces miracles» (IV.i.1110), c'est parce qu'elle a un souvenir encore trop vif de Rodrigue, l'homme, l'amant, le criminel. Le passé de Rodrigue l'a touchée de trop près. Aux yeux du public, ce passé n'a plus aucune importance. Pour eux, l'ascension héroïque comporte une véritable transfiguration: Rodrigue cède la place au Cid. En ce qui concerne cette admiration absolue, Chimène ne fera jamais partie de la foule.

Pour l'Infante, la transfiguration de Rodrigue est un soulagement et une justification. Jusqu'à la victoire sur les Mores, elle a souffert d'un amour qu'elle juge honteux, puisqu'il n'a pour objet qu'un roturier. Mais si on peut parler des «nobles efforts» de Rodrigue (IV.i.111), ne doit-on pas *ennoblir* l'auteur de ces exploits? C'est précisément l'opinion de l'Infante:

Mon inclination a bien changé d'objet.
 Je n'aime plus Rodrigue, un simple gentilhomme;
 Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme:
 Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,
 C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois.

(V.iii.1632-36)

Encore une fois, on voit le pouvoir extraordinaire de l'héroïsme. Le héros profite d'une mobilité vertigineuse dans son ascension à une position sociale supérieure. Pourtant, cette mobilité est une menace à la noblesse, dont les privilèges reposent sur la stabilité des classes sociales. L'action héroïque est accablante; elle réforme le *présent* en effaçant le *passé*. Pour l'Infante--et pour le public--il ne reste qu'un faible souvenir de la basse naissance de Rodrigue.

Dans le jugement de l'Infante, Rodrigue est porté, littéralement, «jusqu'au ciel». C'est à elle d'achever la déification populaire de Rodrigue, qu'elle désigne «ce jeune Mars» (IV.iii.1158). Evidemment, dans cette élévation mythologique un héros devrait paraître beaucoup plus grand que le roi qu'il sert. Dans le cas de Rodrigue, le danger est d'autant plus grand, car ce sont précisément des rois qu'il a vaincus! Que vaut un seul roi, comparé à celui qui vient d'en vaincre deux? C'est l'Infante, de nouveau, qui en tire la conclusion logique:

Après avoir vaincu deux rois,
 Pourrais-tu manquer de couronne?
 Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner
 Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner?

(V.ii.1585-88)

Sans doute Don Fernand voit-il trop bien «sur qui» doit régner le Cid! Voilà le rapport paradoxal entre l'état et le héros. Bien que Rodrigue sauve la couronne, il la menace en même temps, car en la sauvant il s'y est montré supérieur. Il est évident à l'Infante, membre de la cour, comme il doit être évident au roi de Séville, que Rodrigue pourra désormais prétendre au pouvoir.

Si le public proclame le premier le nouveau statut de Rodrigue, les membres de la cour sont encore mieux placés pour comprendre et le mérite et la menace de ce héros. C'est le roi lui-même qui parle ouvertement de sa propre faiblesse devant le phénomène du Cid: «Pour te récompenser ma force est trop petite; / Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite» (IV.iii.1213-14). En laissant à un autre le soin de combattre les Mores, Don Fernand a manqué à un des principes fondamentaux de celui qui veut tenir les rênes du pouvoir, notamment de «ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille» (I.iii.182).¹

Il est évident que la présence de tout héros pourrait menacer le contrôle de l'armée. Dans le cas de Rodrigue, pourtant, le danger est multiplié à cause d'un acte criminel, le meurtre du Comte. Ce n'est pas seulement l'ordre militaire qui est mis en question, mais aussi l'administration de justice. Quel souvenir les Sévillans ont-ils du crime? A part Chimène et Rodrigue--les deux amants, pour qui ce crime présente un obstacle insurmontable--tout le monde semble l'avoir oublié. Si ce n'était pour l'insistance de la fille, on n'entendrait plus rien de l'affaire. Avant la transfiguration héroïque de Rodrigue, Chimène avait osé rappeler à Don Fernand ce que la justice exige dans un cas de meurtre: «Il est juste, grand Roi, qu'un meurtrier périsse» (II.viii.738). Après la victoire «miraculeuse» sur les Mores, l'Infante--toujours prévoyante--explique en termes également simples la nouvelle économie de la justice devant le phénomène héroïque: «Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui» (IV.ii.1175).

Il faut se demander, donc, qu'est-ce que la justice pour une figure héroïque? C'est une question de force, comme toutes les autres. Voilà la leçon que Don Diègue veut apprendre à son fils, lorsqu'il lui dit: «Force par ta vaillance / ce monarque au pardon» (III.vi.1093-94).

Dans *Le Cid* nous voyons, donc, un héros qui menace le système de classes sociales, le contrôle des forces militaires, l'application de la justice. Toutes les institutions et les conventions sociales qui sont menacées se résument

en la personne du roi. Reconnaisant la menace, le roi sait qu'il doit y réagir. Pour Don Fernand, trop faible pour se passer d'un guerrier tel que Rodrigue, ayant besoin de soutenir la justice et de paraître le plus grand aux yeux du public, il n'y a pas de solution parfaite. Tout ce qu'il peut faire, c'est de chercher le meilleur moyen de se réaffirmer. Faire justice? Il n'ose imposer à Rodrigue qu'une sorte de banissement temporaire. Paraître plus grand que le Cid? Pour faire cela, Don Fernand doit incorporer ce nouveau héros au système féodal. Il en trouve un moyen génial. Lorsqu'il apprend le nouveau titre de Rodrigue, donné par les rois Mores qui ont été capturés, Don Fernand affirme un emploi exclusif du terme moresque:

Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence:
Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur,
Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.
Sois désormais le Cid: qu'à ce grand nom tout
cède. (IV.iii.1222-25)

On a bien reconnu que Don Fernand, dans ce discours, s'approprie l'acte verbal des Mores, en rappelant le privilège royal de donner des titres de noblesse. Le roi traduit le mot *cid* par *seigneur*--titre qui est inférieur à celui du roi--pour rétablir sa domination sur Rodrigue (Vincent 182). Ainsi, il peut éviter des associations défavorables (telle que «vainqueur de rois») qui, autrement, pourraient s'attacher à ce mot d'une langue étrangère. Se pourrait-il que le roi ait un dessein plus sinistre en affirmant l'emploi de ce titre d'honneur? Le mot «cid» pourrait soulever certaines associations phonétiques qui nuiraient à son rival. Don Fernand voudrait fixer le souvenir du crime de Rodrigue par ces associations. Pour tous ceux qui s'aperçoivent du rapport phonétique, Rodrigue sera désormais «el *Cid*,» mais aussi «el *homicida*,» ou «el *parricida*» (en cas de mariage entre Rodrigue et Chimène).

On a raison de souligner l'importance de la dernière scène du *Cid*. Les critiques s'interrogent surtout sur le silence de Chimène. Ce silence, communique-t-il l'assentiment ou la défiance? Acceptera-t-elle le mariage avec Rodrigue? Comment le temps pourra-t-il amoindrir

ses scrupules? Ce sont des questions essentielles pour interpréter la pièce de Corneille.² On ne saurait y répondre avec certitude. Mais en posant ces questions, on ne considère que le point de vue de Chimène, tandis que c'est le roi qui a imposé ces «points de suspension» qui terminent la pièce. Don Fernand impose à Rodrigue une période d'absence, sous prétexte de ne pas blesser les sentiments de Chimène et d'aider Rodrigue à «vaincre un point d'honneur» (V.vii.1839). Si nous acceptons le prétexte du roi, il s'agit dans cet exil de laisser faire le temps (V.vii.1840). Pourtant, c'est le discours précédant du roi qui révèle, peut-être, ses vraies intentions:

Après avoir vaincu les Mores sur nos bords,
Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,
Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,
[...]
Reviens-en, s'il se peut, encore plus digne d'elle.
(V.vii.1823-25, 1830)

A côté des exploits de Rodrigue, Don Fernand voit son image royale éclipsée. Il n'est pas question de supporter la présence du Cid sur le territoire de Séville! Il combattrait les Mores en *leur* pays. Laisser agir le temps, ce n'est pas le dessein de Don Fernand. C'est à la *distance* qu'il tient, et à tout prix! S'il se peut que Rodrigue revienne de ces nouveaux combats encore plus héroïques, il se peut aussi qu'il n'en revienne jamais. En tout cas, il faut absolument obtenir l'absence du Cid, pour que se calme la folle admiration populaire pour le héros.

En repoussant les Mores, Rodrigue a bien servi son roi. Jusqu'à la fin de la pièce, et en dépit de son nouveau statut de sauveur de la patrie, il ne cesse d'offrir sa tête en sacrifice pour réparer son crime passé. Il est prêt à accepter le jugement du roi. Evidemment, il n'a aucun désir conscient de menacer le roi, la loi, la paix. Peu importe. C'est le mécanisme de l'héroïque qui est à la base de la menace, et Rodrigue, lui aussi est pris dans les rouages de ce mécanisme. C'est un mécanisme dont Rodrigue ne saisit pas encore le sens. Il se croit dans une position stable, sa renommée à l'abri des tempêtes: «Après

la mort du comte, et les Mores défaits / Faudrait-il à ma gloire encore d'autres effets?» (V.i.1523-24). Mais c'est exactement ce qu'il lui faudrait, si Rodrigue ne devait pas succomber à l'ascension d'un autre héros. Dans un autre contexte, Don Fernand nous révèle toute la rigueur et la simplicité de la concurrence héroïque: «D'un guerrier vaincu mille prendraient la place» (IV.v.1426).

Le roi et le peuple ne peuvent pas se passer d'un héros, et ils ne permettront pas que la figure héroïque souffre aucune punition tant qu'il sera si utile, si nécessaire à la prospérité de tous. En même temps, ce rapport de symbiose présente des menaces mutuelles. D'une façon ou d'une autre, Rodrigue menace tous les grands de la société. Pourtant, Rodrigue doit prouver et reprouver son utilité, sa nature héroïque. S'il a facilement remplacé le Comte dans la mythologie populaire, il peut s'attendre à être remplacé à son tour. Tôt ou tard, Rodrigue tombera victime de ce phénomène inexorable, ce mécanisme héroïque, dont il incarne la menace tant qu'il porte le nom du Cid.

Pittsburg State University

Notes

¹Cette leçon est énoncée par le Comte, Don Gomès, lorsqu'il donne des conseils à Don Diègue sur la meilleure façon d'instruire le Dauphin (I.iii.174-84).

²Pour ne citer qu'un exemple de cette sorte d'interrogation, voici comment C. J. Gossip commence son étude sur le dénouement du *Cid*:

Is it a tragi-comedy with a happy ending to match, or a tragedy à la Corneille with an optimistic denouement? Alternatively, can the last act be said to show the impossibility of marriage between Rodrigue and Chimène, or a separation merely delayed by Don Fernand's misplaced belief in time's healing powers. (276)

Ouvrages cités ou consultés

Corneille, Pierre. *Oeuvres complètes*. 3 vols. (Paris: Gallimard, 1987).

Gossip, C. J. "The Denouement of the *Cid*, Yet Again." *Modern Language Review* 75: 275-78.

Vincent, Michael. "Naming the *Cid*." Jean-Jacques Demorest, Ed. *Pascal, Corneille, désert, retraite, engagement*. (Paris: Papers on French Seventeenth Century Literature, 1984).